

## La vie est-elle une parodie?

JOSÉ MARÍA SOTO

Hewlett-Packard Enterprise  
Costa Rica

Souvent, l'être humain a la tendance à s'interroger sur les états d'âme et son avenir, mais il est exceptionnel d'envisager la vie comme un jeu; sein de la mimique et de la performance qui se relie pour accomplir un but. Quel est donc ce but? Il s'agit d'un jeu de rôles. Cette performance sociale nous oblige à nous déguiser avec des masques aliénants, auteurs de la suppression de l'authenticité de l'âme.

Le théâtre de la vie suppose de bons comédiens. Il existe des auteurs qui font une meilleure performance, nonobstant il y en a d'autres qui jouent leur rôle dans des bornes cerclées conséquence immédiate de leurs propres valeurs. Dans ce cas-là, ces fidèles sujets (tels que les sujets d'un prince monarque) refusent d'abandonner l'ensemble de principes et sentiments avec lesquels ils ont été conçus. Parfois, ce système composé d'idéaux subsiste au cours de la vie. Et quelle est donc la question? Comme dans la nature, les animaux les plus forts surviennent à l'adaptation du royaume sauvage, les êtres humains fonctionnent pareil.

La vie en société est conditionnée à des conjonctures préconçues; sorte de particules qui pervertissent l'homme et le plongent dans le marécageux sens

de la morale. Cette perception désigne des limites à la libre pensée naturelle, cet appendice attaché à la liberté de la naissance et au libre cours de la vie. L'homme naît libre égal en droits, et ce théâtre est le résultat d'une intervention des conventions sociales, religieuses, politiques, toutes inventions de l'esprit humain : la volonté de s'organiser.

La dichotomie s'instaure. Pourquoi si l'homme naît libre et égal en droits, ces engagements de pensée l'étranglent dans la société? La critique a été plusieurs fois mise en place par des penseurs comme Voltaire, Rousseau et Diderot, adversaires de l'hypocrisie, la farce et le masque social. Des vices comme le mensonge, le vol, la pédophilie, les viols et un long etcetera, se cachent tous derrière les coulisses du catholicisme, du protestantisme, du judaïsme, de l'islamisme, entre autres associations pour se dire adepte à une croyance.

Le vaste sujet des relations de travail convient aussi à une double tournure. Le travail a été plusieurs fois sacralisé et surestimé comme un don venu du ciel, quelque chose de sacré, perçu comme la source de tout soutien et dignité de l'homme puisque sur terre, il n'existe que le travail pour améliorer les conditions de vie, laissant de côté

l'économie. Mais parlons des moyens d'agrandir les connaissances intellectuelles et de vie que le travail apporte, car il serait rébarbatif de l'ignorer (selon la source d'emploi, bien entendu).

Revenons à la question : sans vouloir jamais être imposants, nous pourrions attester qu'il existe un autre côté de la monnaie, qui reste aussi admissible que l'aspect bien connu de tout le monde. La fonction du travail exécute, coince, oblige, supprime, diminue la condition de la liberté humaine... L'homme appartenant à une organisation sociale est prédéterminé à se lever chaque jour pendant toute l'année (et encore pendant toute sa vie) pour effectuer une série de tâches que la grande majorité du temps, sont contraires à la volonté d'exercer le droit de la liberté.

Le travail est, en effet, source des soucis, maladies, accidents, affections mentales, discrimination de tous les genres imaginables et encore des états émotionnels affaiblis. Réfléchissons un peu : le fait exclusif de couper le doux sommeil pendant la faiblesse des dieux qui gardent comme des sentinelles les rêves, s'éloigner du confort, abandonner le foyer tiède et les êtres aimés, fonde en nous un sentiment d'aversion et chagrin qui est et sera projeté dans l'attitude du travailleur dans un panorama social, dite la monotonie.

Si l'on voulait étudier à profondeur pour décortiquer l'amalgame des causes du désespoir, de la fuite sociale, des sentiments négatifs, du double jeu, de l'utilisation de ce morbide masque, enfin, un jeu de rôles, nous pourrions pointer du doigt le travail comme une possible raison et conséquence des labyrinthes psychologiques de l'homme en société. Le travail devient donc un instrument de domination des masses,

une façon de maintenir les moutons dans la cage tous organisés exécutant une tâche, une fonction, une valeur. Et il serait injuste de reprocher le modèle actuel de société pour ce fait, car il nous faut revenir en arrière quelques siècles pour savoir que même les religions établissent le travail comme une fonction fondamentale pour la survie : « Celui qui ne travaille pas, ne mange pas non plus » évoque la Bible catholique.

La peine de s'organiser en société a passé une très chère facture à l'être humain : le pouvoir et la hiérarchie sont encore sujet de discussion partout dans la sphère, et la parodie des anciennes civilisations égorge les gouvernements récents qui chutent le jour au jour. L'hypocrisie des gouvernants et princes, le très faux souci de grandes figures dans les discours encouragent la lutte sociale, les manifestations, les provocateurs sociaux qui entament une nouvelle voie de pensée et qui déclinent d'accepter le masque sont ainsi diabolisés et signalés du doigt comme les coupables du déséquilibre social, lorsqu'ils sont les transgresseurs du marécage.

Cette volonté d'organisation dans une civilisation devient la corde pour un pendu, le bourreau d'un condamné, l'embûche que l'on accepte soumis sous forme de politique ou de travail, tout est aussi factice qu'une couche de soleil à minuit. L'être humain est préconçu pour naître immergé dans l'étang de boue, qu'à la fin, il sait bien maîtriser. Et il nous faut tracer la ligne —en société— puisque « le bon sauvage » est exempté d'être empoché dans le marécage social, et ce fait nous renvoie à la très célèbre citation de Jean Jacques Rousseau : « l'homme naît bon et la société le corrompt ».